

Écritures modernes et contemporaines de la peur et de la résistance

Adina Balint-Babos
Université de Winnipeg

Valérie Dusailant-Fernandes
Université de Waterloo

Tout au long du vingtième siècle, et notamment depuis les deux guerres mondiales, la question du trauma et, implicitement, celle de la peur et de la résistance à l'oppression sont devenues sujet de discours et de réflexion, objet d'art (Wajcman, p. 18), pourrait-on ajouter, source de création. Les écrivains et les artistes contemporains la mettent inlassablement au centre de leurs œuvres. Leurs projets artistiques tentent de transformer un « réel » indicible en expérience à partager, à exposer, à interroger, à transmettre. Ce n'est pas qu'auparavant, la

violence ait été absente de la littérature ou de la culture : nous n'avons qu'à nous souvenir des tragédies grecques, des jeux sanguinaires au cirque, du théâtre de la cruauté des seizième et dix-septième siècles, qui sont autant de représentations artistiques de la violence de l'être humain : massacres de populations, violence privée, projet d'anéantir des individus et des peuples. Pourtant, le vingtième siècle nous saisit, car il s'agit de notre passé récent, où les avancées technologiques ont vu s'ouvrir les possibilités de mise à mort de masses : pendant le génocide juif en Europe, l'extermination est « l'un des visages de la civilisation elle-même » (Traverso, p. 9) et, ailleurs dans le monde, le génocide des Tutsi en 1994 au Rwanda se déploie comme un projet prémédité d'anéantissement de l'autre.

Sans conteste, ces dernières années, l'Histoire a conquis une place essentielle sur la scène culturelle. Un siècle finissant se retourne sur lui-même : sa traversée ne fut pas de tout repos. Les guerres et les génocides y ont connu une ampleur inouïe, les certitudes les plus installées se sont retrouvées secouées. Chacun de ces drames a laissé derrière lui des zones d'ombre à interroger, d'où le penchant des disciplines de l'art et de la pensée à tenter de réfléchir sur des non-dits, des contradictions, des paradoxes. Désormais, la grande Histoire n'est plus seulement l'affaire des historiens. Les écrivains contemporains s'y mettent avec panache. Les hybridations de pratiques entre l'histoire et la littérature ne cessent de se multiplier, favorisant la porosité entre les deux domaines. La littérature s'ouvre à toutes sortes de matériaux documentaires, insérant dans les fictions des faits avérés et les traces qui en témoignent, à quoi s'ajoutent des quêtes insistantes sur la généalogie, la filiation, des enquêtes sur le passé, des recueils de témoignages ou de lettres. Ces textes, qui mêlent les questions

littéraires et les questions proprement historiques, « sollicitent les notions de récit, de mémoire, de fiction, de “vie” ou de biographie », comme le souligne avec justesse Dominique Viart (p. 20).

Les écritures modernes et contemporaines du trauma — individuel ou collectif — s’inscrivent donc dans une quête difficile de sens : donner du sens à la barbarie, à l’anéantissement, à la peur de mourir, aux fantômes du passé, à l’emprisonnement, aux langues qui se dérobent, aux impasses d’une époque... Au fond, qu’est-ce qu’il en est lorsque la littérature d’aujourd’hui tente de « dire » l’Histoire ? Toujours avec Viart (p. 21), nous évoquons cette hypothèse : « Désormais, la fiction ne cherche plus sa confirmation dans l’Histoire ; elle ambitionne au contraire de montrer une Histoire méconnue, d’en démasquer les zones d’ombre, d’en faire éprouver la réalité oubliée. » Tel est donc le contexte de la résurgence de l’Histoire dans la période contemporaine. En se proposant de l’interroger plutôt que d’en fournir un déroulement narratif, la littérature contemporaine aborde l’Histoire comme une énigme.

Sous cet angle, le dossier « Écritures modernes et contemporaines de la peur et de la résistance » explore différentes facettes d’une « réalité » traumatique — visible ou laissée dans l’ombre — comme la guerre, la communauté proche ou lointaine, la famille, la prison, la folie, la maladie incurable. Il importe de noter que, dans ces articles présentés — au contraire du modèle canonique du roman historique —, l’histoire n’est pas racontée chronologiquement, mais archéologiquement : c’est depuis le présent que le passé est interrogé. Le savoir historique n’est pas reçu, il se conquiert ;

les événements restent sans cesse à re-interroger. De fait, autant dans les récits autobiographiques ou autofictionnels que dans les romans, la grande Histoire n'est pas présentée comme une matière objective, mais elle est affectée par un point de vue singulier. Cette Histoire est la somme de petites histoires, pourrait-on dire, où s'entassent les failles et les forces de l'être humain. Rappelons ici la démarche de recherche connue de Michel Foucault (p. 369) : « C'est le sous-sol de notre conscience moderne que j'ai voulu interroger. [...] S'il n'y avait eu dans ce sol quelque chose comme une faille, l'archéologie n'en aurait été ni possible ni requise. » Par analogie, ce serait cette faille qui relance la recherche historique dans l'écriture littéraire sur des sujets de l'Histoire.

À un autre niveau, n'oublions pas les écrivains qui élisent pour matière de leurs livres l'histoire familiale traumatique et traumatisante. Ils ont leur place dans notre dossier. Plusieurs récits de filiation à l'étude ici proposent de démêler les expériences, les frustrations des ascendants et les désirs de savoir des narrateurs ou personnages, afin de permettre à ces derniers de comprendre ce dont ils héritent. La grande Histoire est forcément présente dans ces récits, pas seulement comme une toile de fond, mais comme une figure performative qui ruine des vies et des illusions, ou qui, au contraire, allume l'espoir de renaître, de transgresser le trauma, de résister. Après tout, de ce trauma à formes littéraires multiples, qu'est-ce qui peut se transmettre ? L'acte d'écrire — acte d'inscrire un vécu, acte de laisser témoignage — a-t-il un pouvoir ? Lequel ?

Le présent dossier montre la diversité des réponses et des approches. D'une part, les articles interrogent les notions de peur et d'angoisse en analysant la posture du sujet, narrateur

ou personnage, qui en est affecté ainsi que les formes d'expression de tels états. La pensée psychanalytique de Sigmund Freud, de Sandor Ferenczi et de Daniel Sibony, les concepts philosophiques d'Heidegger et de Tzvetan Todorov, les études sémiotiques de Paul Ricœur et de Gérard Genette, ou encore le point de vue sociologique sur la violence servent de support théorique afin de mieux éclaircir le croisement du vécu et de la fiction. Quelles correspondances entre écriture et peur ? Entre écriture et angoisse ? Et quels rapports entre la littérature et l'Histoire ?

D'autre part, les auteurs des études critiques explorent l'acte d'écrire et sa représentation comme métaphore de la résistance : écrire pour ne pas se soumettre aux abus, pour interroger la transmission d'un héritage culturel et les droits de la personne, pour résister à l'isolement carcéral, à l'humiliation, à la menace ou à l'aliénation ; écrire et réfléchir aux relations entre littérature et Histoire, entre créativité et trauma collectif. Après tout, peut-on construire la mémoire d'un trauma de guerre, d'un régime autoritaire ou d'un événement historique par le biais d'une fiction ou d'un récit autobiographique ? De quelle vérité l'écriture peut-elle se prévaloir ?

Les articles présentés ici approfondissent la réflexion sur l'affect de la peur et sur la création-résistance chez des auteurs français et francophones modernes et contemporaines. Ainsi, Valérie Dusailant-Fernandes examine le dispositif fictionnel du *Passé devant soi* (2008), du Rwandais Gilbert Gatore, qui s'inscrit dans un projet d'interrogation du génocide des Tutsi, quand ne reste aux personnages que cette question poignante : « Que vaut-il mieux faire lorsque, sans aucun doute, il est trop tard ? » Pour sa part, Mariana Ionescu nous conduit à nous

interroger sur la résilience et la résistance face au trauma de guerre et au régime totalitaire en Europe. Son analyse comparative de *Ru* (2009), le premier roman de Kim Thúy, et de *Terre des affranchis* (2009), roman de début de Liliana Lazar, donne à penser la force de la littérature à « sauver le passé ». Plus loin, Marjorie Bertin étudie les écritures testimoniales, non pas comme écrits *a posteriori*, mais comme des récits rédigés au cours de l'expérience : des témoignages du présent. Avec les *Lettres d'Antonin Artaud au docteur Ferdière* (1943) et *Le jour où Nina Simone a cessé de chanter* (2008) de Darina Al Joundi, Bertin montre en quoi ces écritures épistolaires sont des marques de résistance à la claustration. Quant aux écrits de la shoah, Adina Balint-Babos y explore l'acte d'écrire comme forme de résistance au drame de l'Occupation en France, à partir du roman *Suite française* d'Irène Némirovsky.

Dans un article qui prend la forme d'une synthèse, Maria Petrescu s'intéresse aux récits sur la prison du vingtième siècle afin de mettre en lumière diverses stratégies narratives et factuelles de résistance à l'emprisonnement. Petrescu analyse des extraits de récits de vie rédigés par Roger Knobelspiess, Véronique Vasseur, Vincent Larouche et Ziad, ainsi que des fragments de textes fictionnels de Jean Genet, d'Hubert Aquin et de Gérard Étienne. À un autre niveau, Coleen Even s'attache à l'étude de la maladie du sida chez Hervé Guilbert. Elle analyse ainsi le discours de la peur, de la résistance et de l'acceptation au croisement du travail photographique et vidéographique de l'auteur. Pour terminer, Christian Mbarga étudie *La Sorcière* de Marie Ndiaye sous l'angle d'une question intime et à portée sociologique : « Quels moyens utilise la femme pour vaincre la peur et résister face aux pressions d'une société très largement encore patriarcale ? » Symboliquement, cette question fait

figure de « rencontre » féconde de la peur et de la résistance : la peur qui active la résistance, la résistance qui aura vaincu la peur pour que quelque chose d'autre soit possible — la parole, le témoignage, le conte, l'écriture.

Finalement, si les écrits du trauma individuel et de guerre nous conduisent à aborder la question de la peur et de la résistance à partir de ceux qui ont subi la violence, ces écrits dirigent aussi notre regard vers des bourreaux, exécuteurs et criminels. Les articles présentés explorent différentes formes du trauma, subi et infligé, par le biais des narrateurs-personnages qui témoignent (de) la violence. Autant de faits et de réflexions dans la littérature qui prolongent et approfondissent des crises lancinantes de notre temps.

Bibliographie

FOUCAULT, Michel. (1969), *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.

TRAVERSO, Enzo. (2002), *La Violence nazie*, Paris, La Fabrique.

VIART, Dominique (dir.). (2010), *Écritures contemporaines*, t. 10 : *Nouvelles Écritures littéraires de l'Histoire*, Paris, Minard.

WAJCMAN, Gérard. (2002), *L'Objet du siècle*, Paris, Verdier.